

Être du Christ, notre vocation (1)*

Comme religieux, nous vivons dans l'Église et la société d'aujourd'hui. Il y a là une constatation, et en même temps un défi. Mais avant d'affronter ce défi, nous devons savoir qui nous sommes, comment nous nous voyons, comment les autres nous regardent. Que voulons-nous nous-mêmes et qu'attendent les autres de nous ?

Nous voulons chercher des réponses à ces questions et nous le ferons surtout sous forme de témoignage, d'après notre sensibilité et notre vécu. Dans la première partie, nous considérerons la vie en société telle que nous l'expérimentons aujourd'hui, en mettant l'accent sur quelques points importants.

Individu et communauté

Dans notre société, nous faisons l'expérience d'une énorme alternance entre individu et communauté. Ce paradoxe singulier se répercute sur la manière de se voir soi-même, sur l'identité personnelle, et la façon de regarder l'autre, le prochain. Cela est exprimé d'une façon très aiguë par la romancière néerlandaise Connie Palmen. Dans son livre *De Vriendschap* (L'amitié), elle écrit au sujet d'un dilemme fondamental :

Aujourd'hui, d'une part, chacun veut organiser sa vie d'une manière très individuelle. D'autre part, chacun se rend compte que c'est justement le lien avec les autres qui donne sens et signification à sa vie. C'est pourquoi beaucoup de contemporains éprouvent de grandes difficultés. Ils veulent prendre des engagements, mais ils sont souvent lourds à porter. Ils ne peuvent faire face à la douleur, l'insécurité, la souffrance qu'ils éprouvent ou veulent les éviter. D'un côté, ils aspirent à des relations et d'un autre côté, ils veulent sans cesse résilier ces relations, les supprimer, les rompre¹.

* Cet article a été rédigé à partir de conférences données aux religieux néerlandophones en mars 2009. Une version légèrement différente a été publiée en néerlandais dans la revue *Golfslag* 2009, p. 26-32 ; 96-101 ; 170-175 ; 249-255. La référence à certaines citations n'a pu être trouvée. La présente traduction est due à la Rédaction de la revue [NdlR].

1. Connie PALMEN, *De vriendschap*, Prometheus, Amsterdam 1995, p. 306-307.

Actuellement, l'homme veut surtout être un individu, déterminer son identité à partir de lui-même, indépendamment des autres. Donc il ne veut plus être « fils de », « fille de », « sœur de », mais indépendant, ne dépendant que de lui-même. C'est ainsi que nous considérons l'identité. Cela nous mène vers un type d'humanité qui suscite pas mal de questions. Les personnes qui sont ainsi installées en elles-mêmes ne voient dans la fréquentation d'autres êtres que peu ou pas de cohérence. Au contraire, la vie communautaire est vécue comme une confusion, dans l'insécurité, l'instabilité et le manque de clarté. Les liens qui se créent ne durent pas longtemps. Leur impact n'est que d'un instant.

L'effort pour se maintenir

Nous vivons dans une société sans certitude et continuellement changeante. Les gens se demandent : « Qui sommes-nous ? » Il y a une tension énorme pour se défendre, se faire valoir, être quelqu'un. Nous devons donner forme à notre propre vie, et sans cesse faire des choix personnels et prendre des décisions. Ainsi, l'homme est libre au point de vue individuel : il pense ce qu'il veut, il ressent ce qu'il veut, il fait ce qu'il veut. Mais on peut présumer qu'une pareille existence ne produit assurément que des fruits amers. L'homme est alors ce qu'il fait de lui-même. Il devient entièrement responsable de sa propre existence. Mais la personne humaine peut-elle faire face à une telle situation ? Et si tout est considéré par rapport à ce qui est utile « pour moi », que devient alors ce que nous appelons la dignité de la personne humaine ? N'arrive-t-on pas ainsi au point où la « valeur » n'est plus déterminée que par l'utilité sur le plan économique, social ou culturel ? Ce qui reste est le droit individuel, le droit fondamental de disposer de soi-même. Quand les personnes vivent ainsi, cela marque une société et pas seulement la jeune génération.

Récemment, j'ai reçu la visite d'un missionnaire, revenu après plus de quarante ans d'Afrique et actuellement aumônier dans une maison de repos. Il racontait comment il avait été formé par sa fréquentation des Africains : comment ils reçoivent la vie, comment ils ne trouvent rien comme allant de soi, comment ils peuvent remercier. Et il a été choqué ici par la manière dont nous considérons la vie : les personnes ont surtout des droits, droits dans le domaine de la santé, d'une longue vie... Et il constatait une grande insatisfaction. Il semble que nous réagissions mal aux contretemps, aux échecs. Les personnes compétentes doivent faire disparaître, éliminer le plus vite possible douleurs et souffrances. Il y a même déjà un nom pour cela : « le syndrome de la non-souffrance ». Cela atteint notre pensée et notre agir.

Sécularisation

Peut-être s'agit-il ici d'un portrait quelque peu caricatural et unilatéral de notre vie en société. C'est à dessein que je l'ai brossé – pour nous réveiller – parce que nous vivons nous-mêmes dans cette société et que nous en faisons partie. Cela pose des questions importantes : où se situe l'autre dans une vie vécue ainsi ? Et où se situe l'Autre, le tout Autre ? Dans quelle mesure sommes-nous influencés par la société, en tant que personne, en tant que personne appartenant à une communauté, en tant que religieux ? Sommes-nous des enfants de notre temps ? On pourrait sans doute essayer de répondre ainsi : la sécularisation s'est fortement imposée. L'Autre (avec une majuscule) a disparu de la vie de beaucoup de contemporains. Il existe même une sorte de sécularisation « séculière » : l'autre (avec une minuscule) ne joue bien souvent plus de rôle en tant qu'« autre » véritable, comme celui qui me met en question, qui existe comme personne en dehors de moi, qui fait et peut faire appel à moi.

Dieu a disparu de la définition de l'homme. Dans la vie de beaucoup de personnes, également de beaucoup de chrétiens, Dieu ne joue aucun rôle. Que Dieu existe ou non, cela ne fait aucune différence dans ce qu'ils font ou non. Manifestement, il est possible de vivre sans Dieu. Nous touchons ici à une crise profonde que beaucoup de personnes, et aussi des religieux, connaissent. Dans la définition de notre vie, Dieu est effectivement présent ! En sorte que lorsqu'il disparaît de notre vie, nous cessons d'être ce que nous sommes. Sans Dieu, notre vie en tant que chrétiens, en tant que religieux, n'a plus aucun sens. Pourtant, il y a parfois dans la vie de chrétiens, de religieux, une sécularisation imposée, même si elle s'exprime en peu de mots. Ma vie, telle qu'elle est vécue concrètement, se joue sans lui. Récemment j'ai entendu l'expression « sécularisation intérieure ». Il ne s'agit donc plus seulement de la situation de notre société occidentale, où Dieu ne reçoit plus de place dans la vie publique, mais de la situation du cœur de l'homme occidental, et peut-être aussi celle de notre propre cœur.

Parfois, lorsqu'il se passe quelque chose en communauté, entre les frères, ou dans les frères, nous abordons le problème à partir de notre rationalité humaine, à partir de la psychologie, de notre fonctionnement psychodynamique... ; mais nous oublions que la lumière de la foi peut aussi apporter quelque chose. Dieu a disparu, parfois même de notre propre cœur. Que se passe-t-il alors pour nous, religieux dont la vie est à Dieu, appartient à Dieu ?

La question de savoir si Dieu est encore réellement présent dans nos vies est donc fondamentale. Et je ne parle pas d'une présence

théorique de Dieu, en paroles ou dans des rituels ou dans une piété mièvre. Il en va d'une présence de Dieu dans la réalité vécue de notre vie, en sorte qu'Il puisse effectivement donner contenu, sens et direction à notre vie.

La façon de vivre le temps pour la personne d'aujourd'hui

Nous constatons une modification très profonde des relations avec les anciens dans notre société. Dans le passé, celui qui était plus âgé possédait plus d'expérience, était quelqu'un à respecter, un modèle pour les jeunes, quelqu'un d'imitable, celui qui pouvait nous transmettre un savoir. Et tout jeune se voyait soi-même vieillir. Maintenant, c'est le jeune qui est le plus au courant, et l'ancien se voit vite dépassé, n'a plus rien à offrir, ne sait plus suivre. Tel l'exemple d'un ancien directeur d'une banque, en retraite anticipée « imposée », tandis que les trentenaires ont tout à dire, et ne font aucunement appel à l'expertise de l'ancienne génération. Les anciens sont donc tout simplement mis de côté par de jeunes ambitieux qui désirent se mettre en valeur. Des jeunes arrivés au terme de leurs études « savent » également bien davantage que les anciens employés, et ces derniers sont donc rapidement discrédités.

Le passé est nié, n'est plus estimé ni intégré. Il est possible d'établir une comparaison avec ce qui arrive dans une vie personnelle : le passé – l'enfance et ce qu'elle apporte en tant que telle – est parfois nié, en raison de chagrins ou de rejet. L'expérience nous apprend que cela est impossible : ce passé marque le présent et y joue un rôle.

En conclusion, nous pouvons dire que cette situation entraîne de lourdes conséquences pour la perception du temps. Elle signifie précisément que la relation avec l'histoire, la tradition et les expériences de la vie des générations précédentes, disparaît. En fait, nous vivons dans un continuel aujourd'hui, où l'avenir n'a pratiquement plus de sens. Il n'existe plus de projet d'avenir parce que le passé également a perdu sa signification. Notre plus grande liberté peut très facilement se retrouver sans orientation ! Nous éclatons alors dans tous les sens, menés seulement par nos propres désirs vers les plaisirs et le divertissement, sans jamais nous poser et entrer dans la profondeur. Une sorte d'hédonisme donc – le *carpe diem* – a remplacé toutes les idéologies de l'effort et de la recherche d'un avenir meilleur. L'immédiat est tout et empêche de faire le pas vers des projets. Dans un tel contexte, la jeunesse s'impose comme un impératif : la vie est ainsi et cela doit être ainsi. La jeunesse n'est plus une phase de la vie, mais *la* manière de vivre pour survivre.

Cette mutation des valeurs entraîne beaucoup de problèmes. Le rôle de l'éducation et aussi l'exercice de l'autorité sont vigoureusement mis en question. Ils s'appuient, en effet, l'un et l'autre sur l'idée que l'expérience, aussi bien communautaire que personnelle, est une valeur et peut légitimer un certain ordre social et politique. Dans le système actuel, chaque individu est seul et doit pour ainsi dire se faire lui-même et tout découvrir par lui-même. Cela rend les personnes qui sont vulnérables beaucoup plus vulnérables encore.

Ce sont là quelques axes de notre société occidentale avec quelques questions sur notre culture et notre place dans cette culture. Cela nous pose de graves questions, à nous religieux, qui sommes enracinés par toute notre vie dans une tradition, dans une histoire, dans une histoire du salut. Nous sommes placés devant une tentation et devant un défi : la tentation de nous détourner, de rester cramponnés à ce qui était, à ce qui soi-disant a toujours existé, aux concepts et expressions qui nous ont permis de transmettre et de diffuser la foi ; et le défi d'oser repenser ce que jusqu'à présent nous considérions comme allant de soi et acquis. Pouvons-nous également agir positivement dans cette grande mutation de notre monde environnant, à partir de la conviction que la foi chrétienne n'est pas liée à une culture déterminée, à une expression historique ? Au cours de l'histoire, la chrétienté a vécu des transitions très importantes, et nous nous trouvons aujourd'hui devant une telle transition.

Et pour cela, il nous faut quand même procéder à une certaine relativisation de ce que nous vivons. Notre culture donne trop d'importance à ce qui fait partie de l'ordinaire humain. Cela arrivait aussi auparavant, mais se manifestait beaucoup moins au dehors, ou était corrigé. Cela n'a jamais été évident pour l'être humain de laisser l'autre, et l'Autre, s'introduire vraiment dans sa vie personnelle. Là se situe le problème fondamental. Pour illustrer cela, voici un texte du pape Benoît XVI, donné en 1964, voilà donc plus de 40 ans :

Aimer l'autre en vérité comme Jésus l'aime signifie que nous suivons Jésus sur son chemin et cela déclenche ainsi comme une révolution copernicienne dans notre vie. En un sens, nous vivons tous encore avant Copernic. Je veux dire non seulement que dans notre perception quotidienne, nous voyons encore le soleil se lever et se coucher avec l'impression qu'il tourne autour de la terre. Mais aussi quelque chose de beaucoup plus profond. Nous naissons tous avec l'illusion congénitale que notre moi est le point central du monde et de la société. Chaque fois nous devons constater de nouveau que nous ne pouvons voir les choses et les personnes qu'en relation avec nous-mêmes ; qu'en fin de compte nous les considérons comme nos satellites. Devenir chrétien, ce doit être maintenant bien clair, est un événement de la plus grande simplicité qui, en même temps met notre vie sens

dessus dessous. Cela signifie que nous effectuons une révolution copernicienne et que nous ne nous voyons plus comme le centre du monde, que nous ne faisons plus tourner les autres autour de notre petite personne, mais au contraire que nous admettons de tout notre être que nous sommes un entre beaucoup et qu'ensemble avec tous les autres, nous tournons autour de Dieu, le point central de notre vie².

Cette analyse pénétrante conforte ce qui a été dit, mais aussi montre un changement possible, lorsque l'autre peut être véritablement autre et qu'un rôle est reconnu à l'Autre.

Nous nous trouvons face à un grand défi. Mettons-le en relation avec deux citations lapidaires de deux spirituels du siècle dernier. La première est de Chesterton : « L'Église est seule à pouvoir nous empêcher d'être seulement des enfants de notre temps. » L'autre citation a pour auteur le prêtre russe Alexandre Men : « Le christianisme ne fait que commencer³. » Après vingt siècles de chrétienté, nous sommes encore face au défi de devenir chrétiens, et cela reste encore aussi peu évident qu'il y a vingt siècles. Nous, les religieux, nous pouvons en être conscients et donc vivre en vue d'un avenir. Cherchons donc une réponse possible à ce défi.

Le pape Jean-Paul II nous montre un chemin concret dans la lettre apostolique « *Novo millennio ineunte* ». Tout nouveau trouve son origine dans le Christ Jésus. C'est pourquoi nous devons, en tant que chrétiens, en tant que religieux, toujours repartir de nouveau de Jésus Christ. Mais comment le faire ? D'abord en apprenant à connaître Jésus, à le laisser pénétrer dans notre vie. Le pape Jean-Paul II nous invite pour cela à contempler le visage du Christ.

Méditation de la sainte Écriture

« Ignorer l'Écriture, c'est ignorer le Christ⁴ » : cette expression de saint Jérôme souligne combien la Bible, et particulièrement les Évangiles, est la porte pour grandir dans la connaissance du Christ. Plus encore : c'est un espace de rencontre. Être véritablement en contact avec Dieu, par l'étude, mais tout autant par la lecture de la Parole de Dieu en lien avec notre vie : lire la Parole et vivre de la Parole ! En vivre vraiment exige sa lecture. En vivre à moitié, superficiellement, ne demande pas en soi de la lire. Si nous ne parvenons

2. Joseph RATZINGER, *Heeft het zin christen te zijn. Adventspreken in de kathedraal van Münster*, Averbode, Meinema, 2007, p. 65-66 (prédication d'Avent à la cathédrale de Münster en 1964).

3. Alexandre MEN, *Le christianisme ne fait que commencer (Le sel de la terre)*, Paris, Cerf, 1996.

4. Saint JÉRÔME, *Comm. in Is.*, Prol. (PL 24, col. 17).

pas à lire, c'est un signe pour notre vie. Notre vie a besoin d'être interprétée, elle a besoin d'un cadre de référence. C'est une nécessité afin de vivre notre vie d'une façon authentique, de la mettre en lumière.

L'Écriture nous révèle le côté intérieur de notre vie. La vie et l'Écriture sont deux cadeaux divins liés nécessairement. Nous devons les attacher l'une à l'autre. Elles doivent s'appeler l'une l'autre, s'interpréter et se féconder mutuellement. L'Écriture n'a pas de sens sans la vie, et la vie reste obscure sans l'Écriture. Dieu veut y laisser rayonner la lumière⁵.

Il s'agit de la lumière de son Verbe. Jésus Christ est le Verbe – fait homme parmi nous. La lecture de l'Écriture nous apprend à connaître le Seigneur Jésus et à regarder avec foi notre propre vie. C'est seulement lorsque cela se réalise que nous la comprenons réellement.

Contemplation du visage du Christ

La contemplation du visage du Christ tel qu'il est nous conduit à la vision de ce que nous sommes nous-mêmes – notre « vocation » –, et ceci nous est commun avec chaque chrétien : devenir « enfant de Dieu », en Lui, par Lui et avec Lui. Le pape Jean-Paul II énonce d'une manière frappante : « Lui, qui est Dieu et homme, révèle le vrai visage de l'homme ; il rend l'homme lisible pour lui-même⁶. » Par notre regard tourné vers Lui, nous recevons une juste vision de nous-mêmes, dans laquelle nous nous retrouvons en vérité. Le mystère de l'Incarnation n'est pas d'un contenu facile pour nos contemporains. Pourtant, l'Incarnation signifie simplement que Dieu devient homme, afin que nous le redevenions nous-mêmes. L'un ne va pas sans l'autre. Faire nôtre son amour de l'homme et nous rendre compte, alors, que nous ne pouvons redevenir nous-mêmes que de cette manière.

Le visage du Fils

Jésus se savait « Fils de ». La personne de Jésus était en permanence dans une relation ouverte avec son Père. Son mystère était son Père, qu'il aimait avec une disposition d'enfant, et par qui il se savait profondément choisi. Pour Jésus, son Père était tout, et tout le reste n'existait qu'en relation à son Père. Jésus était tellement en confiance avec son Père, si sûr de l'amour de son Père, qu'il n'avait aucun souci

5. Joris VAN AEL, « Leven, bidden en lezen », dans *Contactblaadje van Deësis*, oct. 2003, p. 4.

6. Référence non trouvée. Cf. Vatican II, *Gaudium et spes*, n° 22, 1.

pour lui-même. « Qui me voit, voit le Père (Jn 14, 9). » Une telle transparence ne peut se concevoir. Le Fils n'a pas la vie par lui-même. Jésus déclare même : « Je ne peux rien faire de moi-même (Jn 5, 30). »

Une très ancienne prière nous le représente dans un langage imagé :

Fils, image du Père.
Père, fondement sur lequel se tient le Fils.
Fils, sceau du Père.
Père, force du Fils.
Fils, beauté du Père.
Esprit très pur, lien entre le Père et le Fils.
Envoie, ô Christ, l'Esprit.
Envoie le Père en mon âme.
Imprègne mon cœur sec de cette rosée,
le meilleur de tous tes dons.

L'identité de Jésus est une identité relationnelle. Jésus ne se présente jamais en prenant appui sur lui-même. Être fils signifie précisément relation, être relié à quelqu'un, et donc l'abandon d'une autonomie fermée sur elle-même. C'est l'expression d'une promesse pour notre identité de chrétien, de religieux. Notre identité dépend de la communauté à laquelle nous appartenons. Ainsi, je suis « abbé de » et sans ce « de », être abbé ne signifie absolument rien. Ainsi chacun de nous est également frère ou sœur « de ». Osons-nous une telle identité relationnelle ? Il s'agit de se positionner en dépendance, ou mieux, se vouer à quelqu'un. Les autres sont partie prenante de moi-même. Voilà une réponse concrète à ce que l'individualisme opère, à chaque tentation de n'être que « moi », détaché de tous. Voici chez Jacques Haers une expression saisissante :

Comment peut-on développer la personnalité et l'identité à partir de la relation à d'autres et la réalité intégrale ? Peut-on développer une pensée qui prenne pour point de départ non pas le « je », mais les rencontres qui fondent le « je ». Pour être authentiquement ouvertes à une rencontre avec Dieu qui s'annonce, il faut que les personnes abandonnent les traits de leurs caractères qui les tournent vers elles-mêmes, et les tendances spontanées d'autocontrôle de la réalité⁷.

Un visage souffrant

Jésus est notre Seigneur crucifié, à tel point que le signe de la croix est devenu le signe caractéristique des chrétiens. Pourquoi une

7. Jacques HAERS, *Kansanderen. Liefhebben vanuit de marge*, Averbode, Altiora, 2000, p. 63.

telle concentration sur cet aspect humiliant de son incarnation ? Le pape Jean-Paul II appelle la croix « le mystère au cœur du mystère », un paradoxe insaisissable et incompréhensible. L'homme Jésus – abandonné par Dieu (« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ») s'abandonne à son Dieu. Même à ce moment-là, il demeure dans la relation jusqu'à l'extrême. Le chemin où le Seigneur nous précède est un chemin de souffrance, un chemin de croix. Il ne s'agit pas d'une disposition vitale négative, mais du fait que les difficultés, les contradictions, les souffrances de la vie appartiennent à la vie et demandent à être intégrées. Je suppose que nous regardons le plus souvent la souffrance comme quelque chose qui doit être banni le plus vite possible. Dans la perspective de Jésus et donc dans la nôtre, la souffrance fait partie de notre vie, si nous voulons que cette vie soit en relation avec Dieu. Il appartient à notre vocation d'intégrer cet aspect. C'est tout sauf évident. Comme en témoigne Timothy Radcliffe :

Si tant de gens ont quitté la vie religieuse ces trente dernières années, ce n'est peut-être pas qu'elle soit plus difficile qu'auparavant, mais parce que nous avons perdu parfois de vue le fait que ces nuits obscures font partie de notre renaissance comme êtres vivants avec la joie du Royaume⁸.

La souffrance est un fait et cherche un endroit pour se situer. À cela, vient s'ajouter, pour la plupart d'entre nous qui vivons dans une communauté, que le chemin de croix est parcouru avec les autres, donc ensemble. Précisément, cet « ensemble » est souvent un chemin concret de souffrance, de souffrance mutuelle. Il ne peut en être autrement car nous sommes si divers, si différents, en dépit d'une aspiration profonde identique. Il s'agit pour nous d'oser regarder cela en face et de l'accepter, ne pas le repousser comme si nous n'avions rien entendu et donc le nier et le condamner. Nous sommes invités à le vivre avec Jésus, à l'unir à sa croix pour laisser apparaître une espérance et une vie nouvelles.

Louis Dupré écrit à ce propos ces paroles pouvant servir de repères :

Pourquoi l'amour du Christ exigerait-il aussi que je le suive dans sa passion ? La réponse se trouve, à mon avis, dans l'unité indéfectible entre souffrance et amour. L'amour ne prouve son authenticité que dans la souffrance. [...] Seule la souffrance acceptée librement nous garde d'un amour cupide. [...] Seule la souffrance me retire du

8. Timothy RADCLIFFE, « La promesse de vie », dans Aniceto Fernandez, et al., *Louer, bénir, prêcher. Paroles de grâce et de vérité. Lettres aux frères et aux sœurs de l'Ordre des Prêcheurs. 1962-2001*, Paris, Cerf, 2004, p. 388.

chemin de mon intérêt propre et donne à l'autre le sentiment qu'il ou elle n'est pas manipulé(e). [...] Nous ne pouvons aimer l'autre d'une manière désintéressée que sur les ruines de notre amour-propre. Cela semble un paradoxe, mais c'est néanmoins une vérité : seul le « moi » brisé est digne du don⁹.

Le visage du Seigneur ressuscité

Une dernière dimension du visage du Christ se situerait dans la réponse du Père à l'obéissance du Christ (cf. He 5, 7-9). Nous contemplons maintenant surtout ce visage, puisqu'il est devenu le Vivant parmi nous par sa Résurrection. Il est avec nous. Voici donc ce que nous sommes encore ici invités à vivre : Il est notre compagnon de vie, Lui à nos côtés. Maintenant seulement notre vie devient Vie, puisque nous la vivons avec Lui. À ce propos, voici un témoignage surprenant d'Éric-Emmanuel Schmitt :

Si je ne croyais pas en la Résurrection, je ne serais pas un chrétien. Mais je reconnais que j'ai dû longtemps m'y appliquer pour y croire. C'est tellement irrationnel. Je crois que Jésus a effectivement vaincu la mort, qu'il est apparu pendant un certain temps – assez court – à quelques disciples ; et qu'ensuite, il s'est retiré, comme la mer, pour donner à chacun de nous un espace chargé de liberté. La liberté de croire ou de ne pas croire en Lui. On pose beaucoup de questions à propos de la Résurrection et beaucoup moins à propos de sa disparition subséquente à la Résurrection. Il aurait pu, en effet, une fois ressuscité, demeurer parmi les hommes, pour prouver son existence d'une manière magistrale et définitive. Mais non, il fait le choix de ne pas s'imposer à notre regard ; il nous laisse face à l'invisible. En agissant ainsi, il nous montre son infini respect. Le christianisme est une religion basée sur la confiance. Il faut croire en un Dieu qui lors de son départ, insiste sur le mode mystérieux de la continuité de sa présence en chacun de nous. Il faut croire aussi en ceux qui l'ont vu et qui certifient qu'en vérité, il vit. La grandeur du christianisme est contenue dans cette fragilité que tout se maintient, ou s'effrite, par la foi, ou son absence. La vérité du christianisme réside dans le refus d'abandonner la vérité¹⁰.

Le Seigneur est vivant ! Voilà la vérité fragile qui soutient notre vie. Nous avons là le mystère de notre foi : le Vivant est parmi nous. Dieu nous est si incroyablement proche. Avons-nous suffisamment conscience de cette présence vivante de notre Seigneur ? Il vit avec nous, maintenant, ce qui est bien plus que « il a vécu ». Il est le

9. Louis DUPRÉ, *Licht uit Licht. Een inleiding in de christelijke mystiek*, Anvers/Amsterdam, Patmos, 1983, p. 60-61.

10. Éric-Emmanuel SCHMITT, dans « De mystieke nachten van Eric-Emmanuel Schmitt », *Golfslag*, 1^{er} année, 2007/4, p. 258 (traduction néerlandaise de deux articles parus en français dans *Panorama*, mars 2005 et *La Vie*, décembre 2006).

Vivant, maintenant. Je suis en « alliance » avec lui ; je suis attaché à lui. Mais il s'agit bien d'une présence discrète, à la mesure de son amour qui, comme je l'ai déjà dit, ne s'impose pas, ne s'impose jamais. Il est là, discret, il attend. Pour cette raison, il ne s'agit pas d'une présence ordinaire. Elle demande des yeux qui regardent avec foi, ou mieux encore, elle demande un cœur ouvert, accueillant. Cela exige aussi que nous osions abandonner des formes habituelles de présence. Les récits des apparitions pascales l'expriment de diverses manières : un étranger sur notre chemin, un jardinier, un homme sur la plage au matin, une présence paisible, presque quotidienne, d'aucune manière spectaculaire. Mais, tout à coup, à la fraction du pain, à l'appel de notre nom, il est là, il est vivant ! Le Seigneur se présente à celui qui le désire. Il veut que nous le choisissons ; il veut devenir une nécessité pour nous. Il est présent quand il y a place pour sa présence. Il est alors le Compagnon dans notre vie et dans notre vie commune. Le laissons-nous être notre compagnon ? Être du Christ, signifie donc aussi être avec le Christ, ce qui se traduit souvent par aller vers lui, retourner à lui. Car chaque fois, j'ai tendance à aller mon propre chemin, solitaire, autonome, par mes propres forces.

(à suivre)

Sint Sixtus-Abdij
B-8640 WESTVLETEREN

Manu VAN HECKE, ocsso
abbé